2

LE PAMPHLET

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français,
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 7 octobre 1857.

Digitized by Google

Paris.—Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Digitized by Google

LE

PAMPHLET

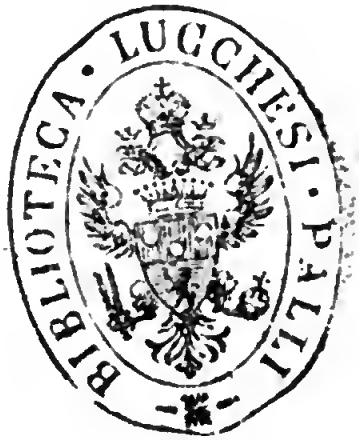
COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

Digitized by Google

A

MAURICE DESVALLIÈRES-LEGOUVÉ

MON PETIT-FILS

Digitized by Google

Digitized by Google

A

MAURICE DESVALLIÈRES-LEGOUVÉ

MON PETIT-FILS

C'est à toi, cher fils, toi qui fais revivre
Un nom si cruel et si doux pour moi,
A toi que je veux dédier ce livre,
Venu dans ce monde un jour après toi.

Digitized by Google

Vous êtes tous deux frères, ce me semble,
Car pendant les jours de mon cher labeur,
Je vous ai tous deux sentis vivre ensemble :
Lui dans ma pensée, et toi dans mon cœur.

Bien grande est la joie au cœur de l'artiste
Lorsqu'à ses regards, un jour, tout à coup,
Son idée obscure éclot, naît, existe,
Et jaillit enfin, vivante et debout!

Plus grand mon bonheur quand un pur mirage
Faisait devant moi, dans un doux lointain,
Poindre obscurément ton petit visage,
Confus, mais charmant comme un paysage,
Qui sort tout voilé des pleurs du matin.

Combien différente est votre fortune!
Tandis que, couché, toi, dans ton berceau,
De tout ce qui blesse ou même importune
Nous te défendons, doux et frêle oiseau;

Le voilà déjà, lui, courant le monde,
Le voilà déjà, ton cadet pourtant,
Par le flot qui berce et le flot qui gronde,
Poussé, repoussé, luttant, combattant;
Et, bien que ta voix commence à s'entendre,
Le voilà criant bien plus haut que toi,
Et même plus haut, si je sais comprendre,
Que ne le voudraient gens connus de moi.
Que de chers regards tendrement te suivent!
Que d'anges gardiens autour de tes pas!
Sans compter celui que l'on ne voit pas,
Et qui veille plus que tous ceux qui vivent!
Comme toi, ton frère a des cœurs à soi,
Quelque sympathie aussi l'environne,
Mais si j'en suis fier, c'est lorsque je croi
Que le peu d'éclat qui sur lui rayonne
Peut aussi, cher fils, rayonner sur toi!

Rayon fugitif! clarté passagère!
Éclat d'un moment! Et comme bientôt

Digitized by Google

Tu te vengeras, enfant, de ce frère,
Qui semble aujourd'hui te traiter de haut!
Les jours et les mois, dans leur cours rapide,
A chacun de vous portant, pour sa part,
A toi quelque grâce, à lui quelque ride,
Te feront jeune homme et le font vieillard.
Il ne faudra pas même un si long âge
Pour mettre en oubli son faible renom;
Et quand tu liras son nom sur la page,
Las! il ne sera déjà plus qu'un nom!

Il n'importe, enfant! Mort pour tout le monde,
Ce livre, du moins, pour toi revivra :
Bien que nulle voix lors ne lui réponde,
De moi, je l'espère, il te parlera;
Et de tes beaux jours quand viendra l'aurore,
Si je n'y suis plus, il te redira
Qu'à toi, mon enfant, je pensais déjà,
Quand tu ne pouvais, toi, penser encore!
Dans la vie, ensemble, entrez donc tous deux!
S'il faut qu'à ton tour notre art te séduise,

Digitized by Google

Pour que vers le bien le beau te conduise,
Que mon père, enfant, soit devant tes yeux !
Sans prendre souci qu'on s'en effarouche,
Fais ce que tu dois, dis ce que tu sens,
Et qu'à son exemple enfin, tes accents,
Partant de ton cœur plus que de ta bouche,
Aillent droit au cœur des honnêtes gens !

ERNEST LEGOUVÉ.

Digitized by Google

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

—

LA MARQUISE DE URREAZ.	Mme JOUASSAIN.
HENRI DE URREAZ, son fils.	MM. DELAUNAY.
DON GUILLEN DE AZAGRA, son neveu.	RÉGNIER.
DON JOSEPH CLAVIJO.	GEFFROY.
DONA ISABELLE TORDOVA.	Mlles D. FIX.
VIOLANTE, sa nourrice.	LAMBQUIN.
UN DOMESTIQUE.	M. MASQUILLIER.

La scène se passe à Madrid.

Digitized by Google

LE PAMPHLET

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un pavillon élégant; porte au fond et deux portes latérales. Au premier plan, à gauche, une fenêtre; sur le devant, une petite table à écrire avec un tiroir. A droite, au premier plan, un clavecin adossé au mur; au-dessus, un paysage à l'huile et une gravure représentant une forteresse; sur le devant, une table-bureau, avec un encrier où se trouvent des plumes fichées dedans.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLANTE, D. GUILLEN.

GUILLEN, entrant du fond.

Eh bien! aimable matrone, qu'est-ce que cela prouve?

VIOLANTE.

Mais, seigneur, écoutez-moi donc!

GUILLEN.

Mais, charmante duègne, répondez-moi donc?

VIOLANTE, avec une colère concentrée.

Voyons, parlez... Ah! quelle patience!

GUILLEN.

N'est-ce pas ici que demeure votre jeune maîtresse, dona Isabelle Tordova?

VIOLANTE.

Oui, mais...

GUILLEN.

Fille du colonel Tordova, en expédition dans le Mexique? Le brave défenseur du fort de Bogota?

Digitized by Google

VIOLANTE.

Oui, mais...

GUILLEN.

Ce pavillon, situé à la porte de Madrid, ne fait-il pas partie de son appartement?

VIOLANTE.

Sans doute, mais...

GUILLEN.

N'est-elle pas forcée, par suite de la maladie de sa mère, de le céder pour deux cents ducats, tel qu'il est, avec tous les meubles?

VIOLANTE.

J'en conviens, mais...

GUILLEN.

Cela ne lui crève-t-il pas le cœur?... car ces lieux lui rappellent sa pure et chaste tendresse pour le jeune marquis de Urreaz.

VIOLANTE.

Peut-être, mais...

GUILLEN.

Vous voyez bien que nous sommes d'accord... Je prends ce pavillon.

VIOLANTE.

Mais je vous le répète pour la dixième fois : Il est loué! il est loué! il est loué! il est loué!

GUILLEN.

Je le sais! je le sais! je le sais!... je le sais!

VIOLANTE.

Eh bien!... alors?...

GUILLEN.

Eh bien! alors... je le loue!

VIOLANTE.

A-t-on jamais vu chose pareille? vouloir louer l'appartement de quelqu'un malgré lui!

GUILLEN.

Il le faut bien, chère aïeule, puisque vous ne voulez pas y consentir de bonne grâce. Nous disons donc que ce pavillon a une sortie...

VIOLANTE, avec colère.

Je vous dis que ce pavillon appartient, dès aujourd'hui, à un

Digitized by Google

seigneur qui demeure en face; qu'il va le joindre à son appartement; que le prix est fixé, accepté, payé... M'entendez-vous?

GUILLEN.

Parbleu! si je vous entends!... Je ne fais pas autre chose depuis un quart d'heure. (Tirant sa bourse.) Nous disons donc que je vais vous compter...

VIOLANTE.

Oh! il me fera perdre la tête! (Criant.) Mais j'ai reçu l'argent de ce seigneur!

GUILLEN.

Eh bien! vous le lui rendrez!

VIOLANTE.

Il a ma parole.

GUILLEN.

Eh bien! vous la lui reprendrez! (Il se met à compter son argent.) Cent... cent dix...

VIOLANTE, hors d'elle.

Il compte son argent!... Ah! c'est trop fort!... Pourquoi ne vous asseyez-vous pas?

GUILLEN.

Vous avez raison... je serai plus à mon aise... (Il s'assied et compte sur la table, à droite.)

VIOLANTE.

Ah!...

GUILLEN, toujours comptant.

Cent cinquante... (A Violante, qui s'est approchée de lui.) Hein! comme c'est heureux que je n'aie pas perdu cela hier soir, avec le reste!... Car, ma chère... c'est le fond de ma bourse.

VIOLANTE.

Je vous ordonne de sortir, impertinent!

GUILLEN.

Taisez-vous donc!... vous m'aimez de tout votre cœur, sans le savoir... et si je prononçais un mot... si je vous disais pourquoi je loue ce pavillon, vous me sauteriez au cou!... je vous arrêterais... mais, vous me sauteriez au cou!

VIOLANTE, passant à droite du bureau.

Ah!... Pour la seconde fois, voulez-vous sortir?

GUILLEN.

Je me lève, douce colombe, car j'ai achevé mon compte.

VIOLANTE.

Ah! enfin! (Elle remonte et va regarder au fond.)

GUILLEN, sur le devant.

Oui, les deux cents ducats y sont bien.

VIOLANTE, au fond, voyant que Guillen ne bouge pas.

Encore!... Ah! nous allons voir... (Elle sort un instant par la gauche.)

GUILLEN.

Pauvre jeune fille, cela l'aidera à soigner sa mère, et elle ne quittera pas sa chère retraite... car, ce soir, je lui écrirai : «Mademoiselle, veuillez continuer à occuper ce pavillon jusqu'à ce que je revienne.»... Et comme je ne reviendrai pas... pour une bien bonne raison... Ma foi! Guillen, voilà le premier argent que tu aies bien dépensé dans ta vie!

VIOLANTE, rentrant.

Ah! voici monsieur Henri de Urreaz.

GUILLEN.

Henri! (Il va à la porte de gauche.)

VIOLANTE.

C'est l'heure ordinaire de sa visite, la seule que lui accorde mademoiselle, et nous allons voir si vous oserez devant lui...

GUILLEN, à lui-même.

Devant lui!... oh! non, non!... il se fâcherait... il ne veut pas que je vienne ici. (Haut.) Tenez, bonne femme, voici l'argent.

VIOLANTE, s'éloignant à droite.

Je n'en veux pas! je n'en veux pas!

GUILLEN.

Il faudra bien que vous le preniez...

VIOLANTE.

Je n'en veux pas, mauvais sujet!

GUILLEN.

Vous n'en voulez pas?... Alors, ma foi, tant pis pour ma bonne action!... Je vais le jouer... Adieu! (Il sort par le fond.)

VIOLANTE.

Enfin! nous en voilà débarrassés!... (Au fond.) Je savais bien que je ne les prendrais pas tes ducats!

SCÈNE II

HENRI, VIOLANTE.

HENRI, entrant par la gauche.

Où est Isabelle?... Puis-je la voir?... (Voyant l'agitation de Violante.) Mais qu'as-tu donc, Violante?

VIOLANTE.

Un fou, qui croyait...

HENRI.

Mais à qui en as-tu?

VIOLANTE.

Vouloir louer malgré moi ce pavillon qui est déjà loué!

HENRI.

Comment! c'en est fait! Isabelle a le courage de quitter ces lieux où nous nous sommes vus pour la première fois?... de vendre ces chers meubles?

VIOLANTE.

Il le faut! la maladie de sa mère a épuisé ses dernières ressources... elle ne se réserve que quelques objets qui lui viennent de vous, et cette gravure (elle la montre) représentant la plus belle action de son père, la défense du fort de Bogota.

HENRI.

Pourquoi ne me permet-elle pas de racheter ce pavillon?

VIOLANTE.

Parce qu'elle vous aime, et qu'elle ne peut pas être votre femme. (Mouvement de Henri.) Oh! elle le sait bien! Ce n'est pas seulement votre mère qui s'y oppose, c'est le chef de toute votre famille, c'est le fier et vénérable don Aguilar de Silva... Il a juré que jamais votre union n'aurait lieu.

HENRI.

C'est ce que nous verrons! Mais, d'abord, quel est cet homme qui vient s'emparer ici de tous mes souvenirs?...

VIOLANTE.

Je ne le connais pas. Je n'ai eu affaire qu'avec son tapissier, qui a seul tout vu et tout réglé.

Digitized by Google

HENRI.

Quel est son nom?

VIOLANTE.

Je n'ai pas plus demandé le sien qu'il ne nous a fait demander le nôtre.

HENRI.

Mais enfin quel est-il? que fait-il? A-t-il une profession?

VIOLANTE.

Demandez-le à lui-même... car le voici!

HENRI.

Déjà!

VIOLANTE.

Il vient prendre quelques dispositions, puisque l'appartement doit lui être livré aujourd'hui même.

SCÈNE III

HENRI, CLAVIJO, suivi d'UN TAPISSIER, VIOLANTE.

CLAVIJO, entrant du fond, au Tapissier.

Vous m'entendez bien?... je veux que ce meuble... (Apercevant Henri.) Ah! le maître de la maison, sans doute... Pardonnez, monsieur... je vous dérange peut-être?...

HENRI.

Nullement, monsieur.

CLAVIJO.

Mais il est indispensable pour moi que ce meuble soit placé dès ce soir. Me permettez-vous d'achever?

HENRI, avec un geste affirmatif.

Monsieur!... (A part.) Ce visage me déplaît.

CLAVIJO, au Tapissier.

Prenez bien vos mesures, et ayez soin de disposer ici, sur cette muraille, toutes mes armes...

HENRI, à part.

Ses armes!... C'est un militaire!

CLAVIJO, au Tapissier.

Là... une porte sous tenture conduisant à mes bureaux...

HENRI, à part.

Ses bureaux!... C'est donc un banquier?

CLAVIJO.

A cette place, mon piano et mon chevalet.

HENRI.

Son piano!... C'est donc un artiste?

CLAVIJO, continuant.

Et ici... mon casier en ébène... Et n'oubliez pas surtout, sur chacun des vingt-quatre compartiments, d'écrire une des lettres de l'alphabet...

HENRI, à part.

Vingt-quatre compartiments!... (A Clavijo.) Mon Dieu, monsieur... peut-être vais-je vous paraître indiscret à mon tour...

CLAVIJO.

Indiscret?

HENRI.

Oui; je ne suis ici qu'en ami... (Geste de Clavijo.) Mais... ce clavecin, ces armes et ces vingt-quatre lettres de l'alphabet...

CLAVIJO.

Vous intriguent un peu?

HENRI.

Ah! monsieur, je craindrais...

CLAVIJO, souriant.

Voyons, convenez-en, vous intriguent un peu sur ma profession?...

HENRI.

Eh bien! c'est vrai.

CLAVIJO.

Profession assez étrange, en effet, et nouvelle surtout!... où la matière première n'est pas coûteuse, car il n'y faut que deux instruments : une plume et une épée;... profession où l'on marche l'égal des plus puissants, à une seule condition : tout voir, tout entendre, tout savoir et tout dire;... profession où il faut de l'audace et de la finesse, du talent et du courage...

HENRI.

Y faut-il aussi de la modestie?

CLAVIJO.

De la modestie?... A quoi bon, quand on a pour associés les plus grands souverains du monde?

Digitized by Google

HENRI.

Des souverains?...

CLAVIJO.

Sans doute : la vanité, l'envie et l'ambition!... En connaissez-vous de plus puissants? (Il remonte au fond à gauche.)

HENRI.

Ah! ah! voilà vos associés! (Il passe à droite.) Mais, pardon, monsieur... et qu'êtes-vous donc, de grâce?

CLAVIJO, descendant à gauche.

Je suis biographe, monsieur.

HENRI.

Biographe!... Il y a des écrivains qui ont élevé la biographie à la hauteur de l'histoire; et l'art de peindre les hommes supérieurs dans la vie privée, avec le détail du caractère et des mœurs, est une des gloires de notre temps.

CLAVIJO.

De tous les temps!... Plutarque est un biographe.

HENRI, souriant.

Malheureusement tous les biographes ne sont pas des Plutarque. Depuis quelque temps surtout, il s'est formé à Madrid une école d'écrivains qui, sous prétexte de biographies : — biographies de l'armée, biographies du commerce, biographies de l'industrie, biographies de l'administration, biographies des beaux-arts, — s'emparent de tout ce qui a un nom, traduisent à leur barre tout ce qui a une valeur; et arrangeant, commentant, défigurant...

CLAVIJO.

Et là, là! monsieur... savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi de me fâcher?... J'aime mieux vous dire simplement que tout cela c'est le mélodrame, le faux; mais que le vrai, c'est-à-dire la comédie...

HENRI.

La comédie?... Monsieur, me permettez-vous de vous la dire?

CLAVIJO.

Dites... dites, monsieur... je prends des notes.

HENRI.

Eh bien! la comédie, la voici : Vous êtes assis au coin de votre feu; un homme entre; il est doux, modeste; il vous apprend que, chargé d'une grande œuvre biographique, il lui faut la vie d'un

homme comme vous; que son travail serait incomplet, sans un article sur un homme comme vous; et il vient vous demander des notes, car on n'a pas le droit d'être inexact quand il s'agit d'un homme comme vous! Touché de tant de sympathie, vous lui donnez ce qu'il désire... et, en effet, quinze jours après, arrive votre biographie. Éloge de votre esprit, éloge de votre talent, éloge de votre caractère, rien n'y manque!... Vous savourez cet hommage si délicat, si désintéressé... quand, à la fin de la dernière page, vous apercevez un petit papier rose, modeste comme son auteur... Vous regardez... vous lisez : « Je reconnais avoir reçu cent ducats de monsieur... » Votre biographie est une quittance.

CLAVIJO, riant.

Il y a du vrai! il y a du vrai!

HENRI.

Ce n'est pas tout. Indigné, vous renvoyez avec mépris l'éloge et l'acquit. Qu'arrive-t-il, quelques jours après?... Une nouvelle épreuve, — épreuve est bien le mot, — l'apothéose s'est convertie en pamphlet...

CLAVIJO, riant.

C'est bien cela!

HENRI.

Vous êtes un ignorant, un niais... Vous n'avez plus ni cœur, ni esprit, ni talent...

CLAVIJO, riant toujours.

Ah! ah! Admirable!... C'est que c'est vrai... absolument vrai! — Seulement le tableau n'est pas complet, vous en oubliez la moitié.

HENRI.

La moitié?

CLAVIJO.

Sans doute!... Un biographe est assis au coin de son feu; un homme entre; il est digne, imposant, fier même... Il a appris que vous avez conçu une grande œuvre, où il aura nécessairement sa place : la biographie des hommes supérieurs de l'Espagne... et il vient vous éclairer. Il ne vous demande pas d'éloges... il n'en veut pas!... Ce qu'il vous offre... ce sont quelques petites notes, quelques dates... rien de plus! Vous acceptez avec reconnaissance. Les petites notes arrivent... Vingt-cinq pages d'éloges sur son ca-

ractère, sur ses vertus, sur son courage, etc., etc. Le tout accompagné d'un billet de banque, qu'on renvoie... quelquefois!

HENRI.

Ce n'est pas possible!

CLAVIJO.

Pas possible?... Écoutez : vous me parliez tout à l'heure de mes vingt-quatre lettres de l'alphabet. Eh bien! à chacune de ces lettres correspond une série de noms... A chacun de ces noms, j'ai soin de joindre tout ce que j'apprends sur celui qui le porte.

HENRI.

Ah! voilà l'emploi de votre casier?

CLAVIJO.

Précisément. Ce qui fait que je sais bien des choses sur bien des gens. Ainsi, vous, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je suis sûr que j'ai sur vous une foule de renseignements.

HENRI, avec hauteur.

Et que pouvez-vous savoir, monsieur, sur le marquis de Urreaz?

CLAVIJO.

Ah! vous êtes M. le marquis de Urreaz... petit-fils de don Aguilar, neveu du commandeur de Calatrava, officier au régiment du roi... Vous avez votre dossier!

HENRI.

Et puis-je vous demander ce qu'il contient?

CLAVIJO.

Si vous pouvez me le demander? Je le crois bien! Seulement, je puis ne pas vous répondre : c'est ce que je vous demande la permission de faire.

HENRI.

Comment?...

CLAVIJO.

Je ne parle jamais... j'écris! — Et savez-vous, monsieur, qui me donne des renseignements sur tous mes personnages?

HENRI.

Qui donc?

CLAVIJO.

Ah! c'est bien simple : le mal m'est fourni par leurs amis intimes... le bien par eux-mêmes.

HENRI.

Et vous les écoutez?

CLAVIJO.

Si je les écoute? Je fais plus... je les interroge : je leur fais dire tout le bien qu'ils pensent d'eux-mêmes... puis, quand ils sont partis, j'écris précisément le contraire de ce qu'ils m'ont dit, et cela se trouve toujours la vérité.

HENRI.

A ce jeu-là, on doit se faire plus d'un ennemi?

CLAVIJO.

Dieu merci!... Des ennemis?... mais c'est la moitié du talent! On n'a jamais d'esprit que contre quelqu'un.

HENRI.

Mais si ce quelqu'un se fâche?

CLAVIJO.

Ah! dam!... alors... on le tue. Que voulez-vous? il faut bien vivre!

VIOLANTE, entrant avec le Tapissier.

Le tapissier demande si monsieur a encore des ordres à donner.

CLAVIJO, au Tapissier.

Vos mesures sont prises? Je vous emmène. (Il va pour sortir.)

VIOLANTE, l'arrêtant.

Pardon, monsieur, il y a ici quelques meubles, quelques objets, que ma maîtresse désirerait se réserver.

CLAVIJO.

Quels sont-ils?

VIOLANTE, tirant un papier.

En voici la liste.

CLAVIJO.

Très-bien, je vais la parcourir. (Il prend le papier et fait signe au Tapissier de sortir.) Allez.

HENRI, bas à Violante pendant que Clavijo prend le papier.

Sache quel est son nom.

VIOLANTE, bas.

Oui! (Elle va au Tapissier et sort avec lui.)

CLAVIJO, lisant.

« Une coupe en bronze, modèle antique... » (Désignant un vase sur

la cheminée.) Le voici!... (L'examinant.) Charmante de forme, en effet! (Continuant de lire.) « Un petit paysage de Hernandès. » (Le désignant.) Je vois... (Continuant de lire.) « Une gravure représentant la défense du fort de Bogota!... » (Avec un cri de colère.) Le fort de Bogota!... (A part.) Je retrouverai donc cet homme partout!...

HENRI, lui désignant la gravure.

La voici, monsieur... Vous connaissez sans doute ce beau fait d'armes?...

CLAVIJO, avec une amertume ironique.

Je le crois bien!... Qui ne le connaît pas, ne fût-ce que par cette gravure?... (S'approchant du tableau.) Oui... voilà bien la disposition des lieux!... Et ce militaire... qui se tient debout auprès de la poterne, à la façon des héros antiques... c'est sans doute l'illustre défenseur de la forteresse... le colonel Tordova!...

HENRI.

Lui-même! Et vous ne vous étonnerez pas que la maîtresse de ces lieux...

CLAVIJO.

Tienne à cette gravure!... Je ne m'en étonne pas!... Comment donc!... (Avec une emphase ironique.) La défense de Bogota!... un des plus grands faits de notre histoire!... Le colonel Tordova!... une des plus belles gloires de notre armée!... Vous pouvez dire à la maîtresse de ces lieux, monsieur le marquis, qu'elle est libre d'emporter tous les objets inscrits sur cette liste, y compris la défense du fort de Bogota! (Saluant.) Monsieur le marquis!

HENRI.

Monsieur! (Clavijo sort.)

SCÈNE IV

HENRI, seul, puis ISABELLE.

HENRI.

Qui peut-il être?... Quelle physionomie impudente et mauvaise! Quand il parlait du colonel, on sentait sous ses éloges un accent de sourde colère, presque de haine! (Avec colère.) Serait-il son ennemi? Penserait-il à l'attaquer? Ah!... l'idée qu'un tel homme habitera ces lieux tout pleins d'Isabelle... de notre tendresse... cette idée m'est insupportable!...

SCÈNE V

HENRI, ISABELLE, entrant par la droite.

ISABELLE.

On n'est pas plus exact.

HENRI.

Vous, chère Isabelle !... Ah! je vous en supplie encore !... ne vendez pas ce pavillon, ces meubles, ces souvenirs...

ISABELLE.

Je le dois... mon ami... pour ma mère !...

HENRI.

Votre mère ?... Ne l'ai-je pas aimée, soignée... avec vous, comme vous? Eh bien! permettez moi... d'être pour un jour comme son fils... comme votre frère... et que ce pavillon, racheté par moi...

ISABELLE.

C'est impossible, mon ami !

HENRI.

Ce qui est impossible, c'est que vous me refusiez !...

ISABELLE.

Il le faut! Je suis forcée d'être fière avec vous! Je suis pauvre!...

HENRI.

On n'est fier qu'avec ceux qu'on n'aime pas !

ISABELLE.

Vous croyez? Venez donc me dire cela ici... en face... Vous verrez bien si je vous aime... le jour...

HENRI.

Le jour ?...

ISABELLE.

Écoutez, ami, voici l'heure de notre entretien de chaque matin.

HENRI.

Oui ! la seule que vous vouliez jamais me donner! Une heure par jour! comme si c'était suffisant ! Qu'est-ce qu'on peut se dire en une heure?

Digitized by Google

ISABELLE, s'asseyant à droite.

Asseyez-vous là !... Et l'heure d'aujourd'hui... employons-là à parler raison!

HENRI, allant prendre au fond un petit tabouret.

Je le veux bien!... mais alors elle ne comptera pas!

ISABELLE.

Écoutez-moi.

HENRI, s'asseyant sur le tabouret aux pieds d'Isabelle.

Toujours! avec délices!... Mais cela ne comptera pas!...

ISABELLE.

Eh bien! non, cela ne comptera pas! mais vous serez raisonnable.

HENRI.

Comme un commandeur de Calatrava!

ISABELLE.

Vous vous le rappelez, ami, quand la Providence nous réunit... il y a trois ans... car il y a trois ans que nous nous aimons!

HENRI.

Oui!... trois ans qui ont passé comme un jour! trois ans où je n'ai pas vécu un seul instant sans remercier...

ISABELLE, souriant.

Vous appelez cela parler raison?...

HENRI.

C'est votre faute!... Si vous croyez que je vais ressembler à un commandeur quand vous dites : Nous nous aimions!

ISABELLE.

C'est juste! je suis dans mon tort. (Avec malice.) Je ne le dirai plus! (Reprenant.) Le jour où la mort de votre frère aîné fit de vous le marquis de Urreaz, mon ami, j'aurais dû vous éloigner, vous fuir!... car un mariage était désormais impossible entre nous; puis je me dis... j'avais tant besoin de prétextes, je me dis... que vous repousser sans pitié après vos soins pour ma mère... c'était une ingratitude;... je me dis que si je ne pouvais pas être votre femme, il m'était permis, du moins, d'être votre sœur, votre sœur protectrice... vigilante... maternelle;... que vous aviez besoin de moi...

HENRI.

Eh! maintenant, croyez-vous donc?...

Digitized by Google

ISABELLE, souriant.

Oh! maintenant, vous n'avez plus besoin de personne, vous êtes parfait...

HENRI.

Moqueuse!

ISABELLE.

Mais alors vous étiez si fou! si ardent! si facile à entraîner!

HENRI.

Et vous, vous étiez si noble... si touchante, quand vous me disiez que la bravoure n'était que la moindre qualité d'un officier qui s'appelait de Urreaz, qu'il fallait m'instruire...

ISABELLE, gaiement.

Et que nous lisions ensemble des pages entières de vos grands historiens militaires... dont je ne comprenais pas un mot : César, Polybe... car j'ai lu du Polybe, moi!

HENRI.

Et le jour où vous m'avez apporté la vie de notre héroïque aïeul don Firmin de Urreaz... et que vous m'avez dit... Voilà ce qu'il faut que vous soyez! Vous le compreniez celui-là... car il y avait dans votre voix, dans votre regard...

ISABELLE, l'arrêtant.

Oh! c'est que... vous savez!... vous me répétez quelquefois en riant qu'on voit bien que je suis la fille d'un colonel... que j'ai l'âme vaillante!... C'est peut-être vrai!... Eh bien! cette âme, je jurai de l'employer à agrandir la vôtre... Cet amour, qui ne sera sans doute qu'une douleur pour moi, je jurai qu'il serait un bienfait pour vous... que je vous rendrais digne de cette famille qui me repousse... de ce monde qui ne sera pas le mien...

HENRI.

Isabelle!

ISABELLE.

Oh! j'ai versé souvent des larmes bien amères à cette pensée... mais au milieu de ma douleur, j'ai une consolation souveraine... c'est de me dire... que j'aurai fait pour vous... ce qu'aucune autre femme ne fera jamais;... que vous ne pourrez pas être heureux... admiré, illustre peut-être... sans vous dire... c'est à elle que je le dois!... Et le jour où... une autre plus heureuse... ce jour-là... (Éclatant en pleurs.) Oh! mon ami, ce jour-là... plaignez la pauvre Isabelle... car elle sera bien à plaindre!...

Digitized by Google

SCÈNE VI

HENRI, VIOLANTE, ISABELLE.

VIOLANTE, venant du dehors.

Ma fille !... ma fille !...

ISABELLE.

Qu'as-tu donc ?

VIOLANTE.

Une grande nouvelle !

ISABELLE.

Laquelle ?

VIOLANTE.

Voici la marquise de Urreaz !

HENRI.

Ma mère !

ISABELLE.

Votre mère !

VIOLANTE.

Je ne la précède que de quelques pas.

ISBELLE.

Votre mère chez moi, Henri !

HENRI.

Ne craignez rien, Isabelle, je suis là !

ISABELLE.

Mais pourquoi ?... Dans quel but ?... Elle que je n'ai jamais vue !...

HENRI.

Silence !... la voici ! (Il va au-devant de sa mère et lui baise la main.)

SCÈNE VII

HENRI, VIOLANTE, LA MARQUISE, ISABELLE.

LA MARQUISE.

C'est à mademoiselle Isabelle Tordova que j'ai l'honneur de parler ?

ISABELLE, tremblante.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Pourrais-je voir madame votre mère, mademoiselle?

ISABELLE.

Ma mère est absente, madame.

LA MARQUISE.

Il n'importe! C'est devant vous et c'est de vous que je venais lui parler. Ce que je lui aurais dit, je puis donc vous le dire, et si ma présence ne vous est pas importune...

ISABELLE.

Madame!... (Elle fait un signe à Violante, qui approche un siége pour la marquise et sort. Isabelle en prend un auprès de la marquise.)

HENRI, à part.

Quel est son projet?... Ah! quel qu'il soit, ma résolution est prise. (Il s'assied à gauche.)

LA MARQUISE.

Mademoiselle, vous aimez mon fils?...

ISABELLE, se levant, et après un moment de silence.

Oui, madame, depuis trois ans! (Elle se rassied.)

LA MARQUISE.

Mon fils vous aime...

HENRI, vivement.

Oui, ma mère, et pour toujours!

LA MARQUISE.

Veuillez ne pas m'interrompre, Henri... Mademoiselle, vous êtes sans fortune, et mon fils est un des plus riches héritiers de Madrid... Vous êtes la fille...

ISABELLE, avec fierté.

Du colonel Tordova, madame!

LA MARQUISE.

Qui, aujourd'hui, sert vaillamment l'Espagne en Amérique, je le sais!... Mais mon fils est le marquis de Urreaz, mademoiselle... vous ne pouvez pas être sa femme.

HENRI, avec impétuosité et se levant.

Elle le sera cependant!

LA MARQUISE.

Mon fils!

HENRI.

Pardon, ma mère! mais ne l'avez-vous pas entendue, elle m'aime!... et moi, mon amour pour elle n'est pas un caprice éphémère de jeune homme, vous le savez! Vous m'avez ordonné un long voyage; j'ai obéi, en suis-je revenu moins plein de son image? Vous m'avez presque imposé la vie brillante de Madrid... plaisirs, séductions, tout est venu échouer contre son souvenir... Ah! ma mère! que la mémoire de l'amour que vous inspira mon père protége votre fils auprès de vous! car, je vous l'ai dit ce matin, et je vous lo répète, si vous êtes sans pitié pour moi... eh bien! je me souviendrai que j'ai bientôt vingt-cinq ans, que dans quelques mois je serai mon maître... (Mouvement d'Isabelle.)

LA MARQUISE, se levant.

Oui, mademoiselle, il me l'a dit; et voilà ce qui m'amène auprès de vous; oui, mon fils m'a déclaré que, si je lui refusais mon consentement, il me contraindrait, la loi à la main, de le lui accorder.

ISABELLE, vivement.

Croyez, madame...

LA MARQUISE.

Je viens vous interroger, mademoiselle : êtes-vous décidée à permettre que Henri m'impose la volonté de la loi. Si votre résolution est prise, dites-le-moi, et à l'instant, pour m'épargner, à moi une insulte, et à mon fils... ce que je regarde comme un crime... je signe!

ISABELLE.

Quoi, madame, vous voulez?...

HENRI.

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Prononcez, mademoiselle: voulez-vous entrer dans ma famille malgré moi? vous êtes libre.

ISABELLE, d'une voix tremblante.

Madame la marquise, j'aime Henri de toutes les forces de mon âme, et Dieu sait si j'ai jamais aimé en lui autre chose que lui-

même, mais, j'ai une mère, je ne serai jamais cause qu'un fils outrage sa mère; vous ne signerez pas, madame la marquise.

HENRI.

Isabelle!

LA MARQUISE, avec joie.

Ainsi, vous me promettez que jamais?...

ISABELLE.

Non, madame, jamais!

LA MARQUISE, avec effusion.

Eh bien!... eh bien! venez, Isabelle, venez, ma fille! (Elle l'embrasse.)

HENRI.

Ma mère!

LA MARQUISE, à Henri.

J'étais bien sûre, ingrat, qu'elle vaudrait mieux que toi!

ISABELLE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Je dis... je dis... que je suis la plus heureuse des mères... je dis que ce dernier trait achève de me désarmer...

ISABELLE.

Comment, madame?... Mais c'est un rêve!... qu'ai-je fait pour tant de bonheur?

LA MARQUISE.

Ce que vous avez fait?... ce qu'elle a fait!... J'ai longtemps déploré l'amour de mon fils pour vous comme un malheur, et, il y a un mois encore, j'étais résolue à opposer une invincible résistance à votre union, quand tout à coup un témoignage aussi étrange qu'irrésistible a commencé à m'éclairer.

ISABELLE.

Quel témoignage?

LA MARQUISE.

Celui... je vais bien vous surprendre... celui du plus mauvais sujet de Madrid, de notre jeune parent don Guillen.

HENRI.

Guillen!

Digitized by Google

LA MARQUISE.

C'est lui dont la voix s'est élevée la première pour elle : « Vous » repoussez cette jeune fille, me dit-il avec énergie ; vous ne sa- » vez donc pas que, sans elle, Henri ne vaudrait peut-être pas » mieux que moi ?... je le perdais, elle l'a sauvé !

HENRI, vivement.

C'est vrai !

LA MARQUISE.

» Qui lui a donné, ajouta-t-il, la force de marcher sur les traces » de son père? c'est elle!... qui l'a fait rougir de m'imiter? » c'est elle ! Je voudrais la haïr. . eh bien ! je la respecte et je la » vénère !... »

HENRI.

Brave Guillen!

LA MARQUISE.

Un tel éloge me fit une impression profonde. Alors, j'observai Henri plus attentivement ; je remarquai que chaque fois qu'il vous quittait, ses sentiments étaient plus nobles, plus élevés ; je le vis devenir sous vos regards le fils que je rêvais. Dès ce moment, mon cœur fut vaincu... je vous aimai, je vous bénis!

HENRI.

Et tu ne me l'as pas dit ?

LA MARQUISE.

Ah ! je n'étais pas seule, je ne le suis pas encore; don Aguilar, le chef de la famille... mon frère, me répètent sans cesse : « At- » tendez ! attendez ! vous verrez ce que deviendra toute cette vertu » à la première épreuve ! » Eh bien ! cette épreuve ! je viens de la tenter : je puis leur dire maintenant : Voilà ce qu'elle a fait !... Et s'ils résistent encore, je leur résisterai à mon tour. Je passe dans votre camp, et nous combattrons ensemble.

HENRI, lui baisant les mains.

O ma mère ! ma bonne mère !

LA MARQUISE, souriant.

C'est cela... baisez-moi les mains... Ah ! vous me le devez bien ! (A Isabelle.) Avez-vous entendu avec quel accent de colère il me parlait tout à l'heure ?... (Riant.) Il me détestait ! (Mouvement de Henri.) Je te pardonne... Voyons, mes enfants, portons un grand coup.

HENRI et ISABELLE.

Lequel ?

Digitized by Google

LA MARQUISE, à Isabelle.

Votre père, après sa belle défense de Bogota, n'a-t-il pas reçu l'ordre de Saint-Jacques ?

HENRI.

Oui... et avec cet ordre, une lettre du feu roi qui l'appelait un héroïque honnête homme.

LA MARQUISE, à Isabelle.

Eh bien ! venez ce soir chez moi, à une réunion de famille.

ISABELLE, avec crainte.

Chez vous !

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur, je serai là ! Apportez cette lettre. Je suis d'une maison où l'honneur passe même avant le rang, et quand don Aguilar, quand mon frère verront le nom de votre père ainsi vénéré, leur fierté satisfaite fera taire leur orgueil blessé.

HENRI.

C'est cela ! ce soir, la présentation... demain, le contrat !

LA MARQUISE.

Oh ! n'allons pas si vite ! la partie est bien loin encore d'être gagnée !

HENRI, avec bonheur.

Ce soir ! ce soir !... Pourvu que je ne meure pas d'ici là !

ISABELLE, allant à lui et lui mettant la main sur la bouche.

Voulez-vous vous taire !

HENRI.

Soyez tranquille... je n'en pense pas un mot ! Allons, je vais convier Guillen.

LA MARQUISE.

Tu lui dois bien cela ! Il y a huit jours, le commandeur lui a proposé de payer ses dettes s'il voulait ne plus me vanter Isabelle !... Il a refusé !

HENRI.

Ah ! c'est sublime !

LA MARQUISE, à Isabelle.

Allons, à ce soir ! et surtout... faites-vous bien belle ! c'est une bataille rangée que nous aurons à soutenir... A ce soir !

HENRI, au milieu, leur pressant les mains.

Ma mère!... Isabelle!... comment vous dire?...

LA MARQUISE.

Tiens, tu ne nous diras jamais rien de mieux que cela. Viens! (A Isabelle.) A ce soir! (Elle sort avec Henri.)

SCÈNE VIII

ISABELLE, seule.

Sa femme!... je serai sa femme!... on m'appellera dona Isabelle de Urreaz!... Oh! je ne regrette plus rien maintenant, ni larmes, ni désespoir, ni épreuves!... Non... Dieu ne m'a fait attendre mon bonheur que pour me le faire sentir plus vivement!... Sa femme!... ce seul mot métamorphose jusqu'à ces murailles, jusqu'à cette chambre... Il me semble qu'elle est toute lumineuse!... Et je te quitterais, chère petite retraite!... non, jamais, tu es trop pleine de son souvenir!... C'est de cette fenêtre que je l'ai vu passer à cheval pour la première fois!... c'est près de ce clavecin qu'il m'a dit pour la première fois : Je vous aime!... Oh! si je l'osais, je vous embrasserais tous, chers objets qu'il a touchés, regardés... car, vous ne savez pas, j'épouse Henri... je serai sa femme!... Allons, le bonheur me trouble la tête... je parle à ces meubles, maintenant!... Voyons, voyons, calmons-nous... (elle se met à la table à gauche) et écrivons au vieil ami de mon père, le général Torellas, pour le prévenir, et envoyons-lui Violante... Non! il vaut mieux y aller moi-même. (Elle se lève et aperçoit Henri qui entre.) Vous!

SCÈNE IX

ISABELLE, HENRI.

HENRI, vivement.

Oui, moi... je reviens pour vous dire qu'à tout prix, il faut rompre avec l'homme qui prétendait prendre possession de ces lieux.

ISABELLE.

Eh! pourquoi, mon ami?

Digitized by Google

HENRI.

Pourquoi? parce que je sais son nom maintenant, Violante vient de me l'apprendre; et quand je songe que ce vil pamphlétaire, ce calomniateur public, ce Clavijo...

ISABELLE, avec effroi.

Clavijo!

HENRI.

Vous le connaissez?...

ISABELLE.

Oh! oui, je le connais!.. N'était-il pas, il y a six ans, archiviste à la guerre?...

HENRI.

Oui.

ISABELLE.

N'en a-t-il pas été chassé pour une action coupable, pour un trafic de places?

HENRI.

Oui!

ISABELLE.

Et depuis, repoussé par tous, méprisé de tous!...

HENRI.

Oui, pendant deux années!... Mais en un instant tout changea. Ulcéré de rage, il cherche autour de lui, en lui, une arme, une force... il la trouve. Biographe condottiere, il se jette dans le monde une plume à la main, en guise d'épée, ne s'attaquant qu'aux plus grands noms : hommes de guerre, hommes de tribune, hommes d'Etat; fouillant leur vie avec une sagacité infernale, leur demandant compte d'actions qu'il altère, de paroles qu'il dénature, de projets qu'il travestit; calomniant leurs pensées, quand il ne peut pas calomnier leurs actes; et, comme il est verveux, incisif, spirituel, amusant, éloquent, tout ce qu'il écrit se lit, tout ce qu'il dit se répète; c'est un misérable, c'est un bandit, mais c'est une puissance!

ISABELLE.

Arrêtez, mon ami.... vous me faites peur!...

HENRI.

Peur, pourquoi?

Digitized by Google

ISABELLE.

Savez-vous qui a fait chasser Clavijo de sa place! qui a révélé sa vénalité?... C'est mon père!

HENRI.

Votre père!... et Clavijo ne s'est pas vengé de lui.... il n'a pas cherché à le déshonorer?...

ISABELLE, avec indignation.

Déshonorer mon père?... Comment le pourrait-il?...

HENRI.

Comment a-t-il pu diffamer le général Mercedes? Comment a-t-il pu réduire au désespoir le brave d'Aranda?...

ISABELLE.

C'est vrai!

HENRI.

Hélas! il a pour lui le plus redoutable des appuis! la malignité humaine... le monde est si heureux quand il voit renverser une statue! les envieux, les méchants, se pendent tous à la corde pour la jeter plus vite à terre. Regardez.... voyez! toutes ces boutiques de diffamation qui s'élèvent de toutes parts, à Madrid, à Séville... Ne sont-elles pas encombrées d'acheteurs? ne se dispute-t-on pas leurs misérables pamphlets, plus avidement que les œuvres même du génie? Les plus honnêtes gens ne se font-ils pas, sans le savoir, les échos, c'est-à-dire les complices de leurs scandales? Que dis-je! ne voit-on pas chaque jour le monde accorder confiance même à ces calomniateurs posthumes, qui, laissant après eux, sous le titre de *Souvenirs historiques*, leur testament de haine, profitent de ce qu'ils sont morts pour insulter tous les vivants, et se cachent derrière leur tombeau pour assassiner impunément les plus saintes mémoires? Oh! croyez-moi!... pas de liens avec cet homme! qu'il ignore votre existence.... qu'il ne sache pas votre nom!...

ISABELLE.

Oui!... oui!... vous dites vrai!... Mais pour cela, au lieu de l'irriter par une rupture, il faut partir dans deux heures, sans le voir, sans lui parler!...

HENRI.

Partir de ces lieux?...

ISABELLE.

Eh! qu'importent, à présent, ces lieux, ces meubles, ces souve-

nirs?... Est-ce que nous avons besoin que quelque chose nous parle de notre tendresse, maintenant que nous nous en parlerons sans cesse?...

HENRI.

Mais, pourtant...

ISABELLE.

Oh! il le faut!... Je ne suis plus la fille vaillante de ce matin!... Le bonheur est venu... je suis peureuse!...

HENRI.

Allons!... vous avez toujours raison... je vous obéis...

ISABELLE.

A la bonne heure!... Retournez près de votre mère, près de don Arguilar, et moi, je vais me rendre chez le général Torellas, pour le prévenir; puis, je reviens bien vite ici préparer tout pour le départ, et me faire bien belle pour ce soir...(souriant) si je peux!...

HENRI.

Coquette!

ISABELLE.

Adieu, monsieur le marquis...

HENRI.

Adieu, madame la marquise!

ISABELLE, s'éloignant par la gauche, en envoyant un adieu à Henri.

Adieu!...

HENRI.

Adieu!... (Seul, en s'éloignant par le fond.) Ah! Pourquoi ce Clavijo est-il entré ici?

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, VIOLANTE, entrant par le fond.

ISABELLE.

Que me dis-tu? Quel regret! Comment, le général Torellas est venu pendant que j'étais chez lui?...

VIOLANTE, un livre à la main.

Oui!... et il a paru très-contrarié de ne pas te rencontrer...

ISABELLE.

Est-ce qu'il savait quelque chose de la grande nouvelle?

VIOLANTE.

Non! Il t'apportait ce livre, qu'il m'a chargée, avec toutes sortes de recommandations, de te remettre.

ISABELLE.

Quel est ce livre?

VIOLANTE.

Je ne sais.

ISABELLE.

Pourquoi me l'a-t-il apporté?

VIOLANTE.

Il ne me l'a pas dit; mais il était très-agité... très-troublé...

ISABELLE.

En te remettant ce livre?...

VIOLANTE.

Oui... il se parlait à lui-même... disant tout bas... avec des larmes dans les yeux : Mon vieux compagnon!... mon vieil ami!...

Digitized by Google

ISABELLE.

C'est donc de mon père qu'il parlait?

VIOLANTE.

Je le crois...

ISABELLE.

Ce livre s'occupe donc de mon père?

VIOLANTE.

Cela se peut bien!... car le général a ajouté: Dites à mademoiselle Isabelle... de lire ce livre avec attention... et que je viendrai en causer avec elle ce soir...

ISABELLE.

Et le général avait des larmes dans les yeux?

VIOLANTE.

Oui!...

ISABELLE.

Des larmes de joie?...

VIOLANTE.

Je ne pourrais pas trop dire!... Ces vieux militaires, ça fait de si singulières grimaces en pleurant, qu'on ne sait jamais s'ils pleurent ou s'ils rient...

ISABELLE.

Il riait!... Oh! il ne pourrait pas m'arriver un chagrin aujourd'hui!... Allons, va achever nos préparatifs, et moi je vais parcourir ce livre... (Violante sort.)

SCÈNE II

ISABELLE, seule, lisant le titre.

Mémoires historiques sur nos dernières campagnes!... Ah! oui! il me semble, en effet, que j'ai entendu parler de ce livre, et même avec enthousiasme. (Parcourant le livre.) Des récits de bataille!... des considérations politiques!... des portraits de nos différents généraux!... Je ne vois pas... Ah! une page marquée!... Le nom de mon père!... (Tout en lisant.) Oh! je comprends!... je comprends!... un hommage à sa gloire!... (Lisant.) « Toute l'Espagne a retenti du nom de l'héroïque défenseur du fort de Bogota!...» C'est cela!... (Lisant.) « On a répété que le commandant ne s'était

rendu que parce qu'il n'avait plus de poudre pour le faire sauter !... » C'est cela!... Oh! mon pauvre père !... comme il sera heureux quand il lira... Oh ! voyons, voyons, quel est l'auteur de ce livre. (Lisant la couverture.) Rien sur la couverture. (Elle ouvre la première page.) Et sur cette page... rien non plus!... Anonyme !... Quel dommage !... je ne pourrai prier pour lui !...

GUILLEN, au dehors.

Il faut que je parle à la senora Isabella.

ISABELLE.

Qu'est-ce? que me veut-on? Quel regret de ne pouvoir continuer cette lecture!

VIOLANTE, au dehors.

Elle n'y est pas.

SCÈNE III

ISABELLE, VIOLANTE, DON GUILLEN.

GUILLEN, entrant.

Vous voyez bien qu'elle y est.... j'en étais sûr!

VIOLANTE, à Isabelle.

Ne le reçois pas : c'est mon fou de ce matin.

GUILLEN.

Pas si fou que vous, qui avez refusé ma bourse.... Où est-elle maintenant?

ISABELLE.

Que désirez-vous, monsieur?... c'est sans doute à ma mère....

GUILLEN, avec cordialité.

Non, mademoiselle, c'est bien à vous, à vous seule que j'ai à parler (Violante se place entre eux.) Je voudrais beaucoup que cette bonne femme s'en allât. (Violante ne bouge pas.) Vous aimez mieux rester?... décidément, ma figure ne vous revient pas.... cela prouve votre perspicacité, bonne femme.... (L'écartant et passant devant elle.) Mais, soyez tranquille, si jamais il n'y a que moi pour vouloir du mal à votre maîtresse....

ISABELLE, à Violante.

Laisse-nous. (Guillen fait signe à Violante de sortir ; celle-ci s'exécute à

regret : en passant devant lui et arrivée à la porte de gauche, elle se retourne. Guillen lui fait un nouveau signe. Violante s'en va en grommelant. Guillen la suit un peu et Isabelle passe à droite.)

SCÈNE IV

GUILLEN, ISABELLE.

ISABELLE.

Veuillez m'expliquer, monsieur...

GUILLEN, vivement.

Eh bien! c'est donc vrai? la présentation a donc lieu ce soir? Ah! quand j'ai appris cette nouvelle, je n'ai pas pu y résister, je me suis dit: Il faut que je la voie au moins une fois!... Donnez-moi votre main, que je la presse!...

ISABELLE.

Mais, monsieur....

GUILLEN.

Laissez-vous donc faire, que diable! je n'ai déjà pas tant de bonheur dans ce monde!

ISABELLE.

Mais, qui êtes-vous, monsieur?... votre nom?

GUILLEN.

Au fait, c'est vrai, vous ne m'avez jamais vu. Ce n'est pas ma faute, c'est celle de Henri! il prétendait que les regards d'un triple diable comme moi souilleraient un ange comme vous!

ISABELLE.

Henri!

GUILLEN.

Il avait tort.... c'est plutôt l'ange qui aurait séduit le diable!

ISABELLE.

Henri?... Quoi! vous seriez?...

GUILLEN.

Précisément! le seigneur sans seigneurie, l'aventurier sans aventures, l'héritier sans héritage, le don Quichotte sans Dulcinée.... un extravagant, un bandit, un vaurien, et peut-être un uart de héros.... don Guillen de Azagra!

ISABELLE, avec effusion.

Vous?... que je suis heureuse! je puis vous remercier.

GUILLEN.

De quoi?

ISABELLE.

Et ce que vous avez dit à la mère de Henri?... et l'offre que vous avait faite votre oncle le commandeur?...

GUILLEN.

De payer mes dettes?... n'en croyez rien. Oh! le vieux ladre! il savait bien ce qu'il faisait, il ne me l'a proposé que parce qu'il était sûr que je refuserais.

ISABELLE.

Et votre dévouement pour moi?

GUILLEN.

Ah! cela, c'est vrai, je vous aime!... je pleure quand Henri me lit vos lettres.... ma parole d'honneur! je pleure.... et cela me fait plaisir, parce que je me dis: Je ne suis donc pas si mauvais qu'ils le prétendent tous.... puisque j'ai des larmes pour ce qui est si pur!

ISABELLE, lui tendant la main.

Ah! don Guillen!

GUILLEN, la lui prenant.

Eh bien! quand je vous disais tout à l'heure que ce n'était pas la peine de la retirer!... Ah ça! parlons de ma visite.... car c'est probablement la première et la dernière que je vous ferai....

ISABELLE.

Comment? est-ce que vous partez?

GUILLEN.

Oui, comme vous dites, je pars.... je m'embarque.

ISABELLE.

Ce voyage est-il long?

GUILLEN.

Oui, oui, assez long! Il y a des gens qui disent qu'on en revient... mais c'est rare!

ISABELLE.

C'est donc par delà les mers?... En Amérique, peut-être?

GUILLEN.

En Amérique.... oui, précisément..... dans un autre monde!

ISABELLE.

Dans un autre monde! pourquoi?

GUILLEN, gaîement.

Pourquoi, ma pauvre enfant? parce que je trouve celui-ci trop bête. Que voulez-vous qu'on fasse aujourd'hui?... Ah! si j'avais vécu il y a seulement quatre mille ans.... du temps des grands bandits mythologiques : don Hercule et don Bellérophon!... voilà une vie!... assommer des géants.... s'habiller avec des peaux de lions, tuer des monstres, des hydres.... Oh! une hydre! qui est-ce qui pourrait m'indiquer une hydre?

ISABELLE, souriant.

Ah! ce n'est pas moi! Mais ce que je puis vous dire, c'est le vrai motif de votre départ. Don Guillen, combien avez-vous perdu au jeu la nuit dernière?

GUILLEN.

Est-elle fine! (Tirant sa bourse qui est complétement vide.) Voilà!

ISABELLE.

Vous êtes donc ruiné?

GUILLEN.

A fond.

ISABELLE, naïvement.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

GUILLEN.

Comment, qu'est-ce que cela fait?

ISABELLE.

Sans doute : qu'importe votre pauvreté puisque nous sommes riches?

GUILLEN, la regardant et à lui-même.

Comme c'est bon! comme ça a de l'âme! (Haut.) Merci; mais quant à cela, jamais!... Pour des dettes, soit; cela ne déshonore que les oncles qui ne les payent pas; mais à l'aumône, don Guillen de Aragra... non!

ISABELLE.

A l'aumône! Est-ce que vous n'en feriez pas autant pour nous?

GUILLEN.

Pour vous, je donnerais tout!

ISABELLE.

Acceptez donc alors, ou vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer. Écoutez, don Guillen : Henri m'appelait quelquefois son bon ange, eh bien! permettez-moi d'être le vôtre!... J'ai été pauvre, moi; je sais ce que c'est que l'ordre, l'économie... je me ferai votre homme d'affaires, et dans quelques années, riche, heureux...

GUILLEN.

Vous voulez me ranger?... Voilà une idée!... Elle devait vous venir.

ISABELLE.

Ne me refusez pas!... Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour nous!... Quand un grand bonheur nous arrive, on ne le conserve, dit-on, qu'en le méritant par une bonne action!... Eh bien! vous serez notre bonne action!

GUILLEN.

Serpent!... (Passant à droite.) Allez-vous-en au diable! A-t-on jamais vu?... Parlons sérieusement. Isabelle, une seule considération pourrait me déterminer à... rester.

ISABELLE.

Laquelle?

GUILLEN.

Puis-je vous rendre un grand service? Je n'ai plus le sou, mais il me reste ma vie... Ce n'est pas grand'chose... la voulez-vous?

ISABELLE.

Votre vie?

GUILLEN.

Oui!... Auriez-vous besoin pour vos intérêts, pour vos plaisirs, pour une fantaisie même, que quelqu'un se fît casser pour vous les deux bras et les deux jambes?...

ISABELLE, avec reproche.

Don Guillen!

GUILLEN.

Cela pourrait se rencontrer!... Enfin, cela ne vous va pas?...

Digitized by Google

n'en parlons plus. Et maintenant que je vous ai fait mon offre... et que vous l'avez refusée, ingrate! je pars tranquille, content... quand je dis content... ah! bah!... Adieu!

ISABELLE.

Quel adieu!... On dirait que vous partez pour toujours.

GUILLEN.

Dam! tout est possible... surtout quand on a follement perdu sa vie, comme moi; quand, comme moi, on n'a eu autour de sa jeunesse ni une mère... ni une sœur...

ISABELLE.

Vous en avez une maintenant.

GUILLEN.

Trop tard!... Ah! si j'avais rencontré sur ma route un être comme vous, j'aurais été capable... Allons, en voilà assez... en voilà trop!... Adieu, et si nous ne nous revoyons pas, parlez quelquefois de don Guillen avec Henri... Adieu! (Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE V

ISABELLE, seule.

Je suis tout émue!... Le mystère des paroles de don Guillen, sa physionomie, m'ont troublée jusque dans le sentiment de mon bonheur... Il me semble qu'une catastrophe... Je suis folle!... que puis-je craindre?... (Elle s'assied à gauche.) La marquise n'est-elle pas chez don Aguilar? ne lui parle-t-elle pas pour moi? (Prenant le livre.) Et ce livre... ce livre qui va réveiller dans tout Madrid le souvenir de la belle action de mon père... ce livre ne parlera-t-il pas plus haut encore? Oh! vraiment, il y a des jours où la Providence est bonne comme une mère!... M'envoyer, aujourd'hui, dans ce moment où j'en ai le plus besoin, ce défenseur inespéré, cet ami inconnu.

SCÈNE VI

ISABELLE, LA MARQUISE.

ISABELLE.

O ma mère! c'est Dieu qui vous amène... venez... Mais, que vois-je? comme votre visage est attristé!

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sans raison, Isabelle!

ISABELLE.

Qu'avez-vous? Une nouvelle pénible?

LA MARQUISE.

Plus que pénible... douloureuse!

ISABELLE.

Oh! que vous avez bien fait de venir! je vais vous consoler,

LA MARQUISE.

Ne me parlez pas ainsi, chère enfant... vous me faites mal!

ISABELLE.

J'en suis si sûre! Je sais bien que tout à l'heure vous serez joyeuse comme moi, souriante comme moi!... Ainsi, parlez, parlez!

LA MARQUISE.

Je sors de chez don Aguilar.

ISABELLE.

Et il résiste?... Nous le gagnerons.

LA MARQUISE.

Il ne résistait plus... il consentait!... Un coup imprévu est venu tout renverser.

ISABELLE.

Quel coup?

LA MARQUISE.

Une atteinte nouvelle à ce qui touche le plus notre famille, au seul point où don Aguilar soit inflexible, ainsi que moi... une atteinte à l'honneur de votre père!

ISABELLE.

A l'honneur de mon père!

LA MARQUISE.

Depuis quelques jours, il circule contre lui, dans Madrid, une imputation terrible...

ISABELLE.

Laquelle?

LA MARQUISE.

Un accusateur redoutable... un livre qu'on a apporté devant

Digitized by Google

moi à don Aguilar, reproche à votre père, comme un crime, son plus beau titre de gloire, sa défense de Bogota.

ISABELLE.

Sa défense?... Ah! je respire!...

LA MARQUISE.

Comment?

ISABELLE.

Ah! c'est que s'il a des calomniateurs qui l'attaquent... il a des amis qui le défendent aussi!... Et son défenseur n'est pas un libelle obscur et méprisé, c'est un livre aussi... (Elle va le prendre sur la table.) Mais un livre que tout le monde croira, car tout le monde l'admire!

LA MARQUISE.

Donnez. (Elle prend le livre.) Ciel!... Quoi! c'est là?... Mais, malheureuse enfant, vous n'avez donc pas lu?...

ISABELLE, reprenant le livre.

Pas lu!... pas lu!... « Toute l'Espagne a retenti du nom... »

LA MARQUISE.

Plus loin.

ISABELLE, lisant.

« On a répété que la place ne s'était... »

LA MARQUISE.

Plus loin!... Là, là!...

ISABELLE, lisant.

« Serait-il vrai, comme nous en donnons la preuve presque cer-
» taine, que cette héroïque défense n'a été qu'une habile trahi-
» son? » Une trahison!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas tout.

ISABELLE, lisant.

« Serait-il vrai que le général des assiégeants a fait offrir se-
» crètement deux cent mille ducats au colonel Tordova, et que la
» place s'est rendue le lendemain de cette offre? » (La Marquise reprend le livre.) Infamie!... Mon père!... mon père flétri comme un traître!...

LA MARQUISE.

Du courage, mon enfant!

Digitized by Google

ISABELLE.

Du courage !... mais songez donc que déjà des milliers de personnes ont lu ces horribles paroles.

LA MARQUISE.

Isabelle !

ISABELLE.

Que des milliers d'autres les liront encore !

LA MARQUISE.

Isabelle !...

ISABELLE.

Mais il en mourra, madame !... Et pensez que moi... moi, sa fille ! je ne puis rien pour le défendre... non, rien !... pas même dire à son calomniateur : Vous mentez !... puisque je ne sais pas qui l'a calomnié... Mais, où est cet homme ?... quel est-il ?... où le chercher ?... (Poussant un cri.) Ah !

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous ?

ISABELLE, avec terreur.

Nous sommes perdus !... je devine tout !... je sais qui c'est.

LA MARQUISE.

Qui ?

ISABELLE.

C'est lui... lui... l'homme le plus redoutable de Madrid !

LA MARQUISE.

Mais qui ?... qui donc ?

ISABELLE.

Clavijo !

LA MARQUISE, avec terreur.

Clavijo ! il est donc l'ennemi de votre père ?

ISABELLE.

C'est mon père qui a dévoilé sa bassesse !... c'est mon père qui l'a fait chasser de sa place !

LA MARQUISE.

Mais pourquoi se cacher derrière l'anonyme ?

ISABELLE.

Pourquoi ?... pourquoi ? Pour frapper plus sûrement !... Pour

Digitized by Google

ne pas être contraint de se rétracter!... Oh! je vois tout!... je devine tout!... nous sommes perdus! (Elle tombe assise sur le siége à gauche du spectateur.)

LA MARQUISE.

Allons, mon enfant, du calme!... nous en avons besoin. Raisonnons... Clavijo prétend citer les paroles textuelles du général ennemi, la lettre où il fait des offres d'argent à votre père; qu'y a-t-il de vrai dans ces allégations?

ISABELLE.

C'est un mensonge! (Elle se lève.) Mais, non... attendez, je me rappelle... oui... ces offres ont été faites à mon père... car il a répondu.

LA MARQUISE.

Par écrit?

ISABELLE.

Par écrit!... il a répondu : « Il n'y a qu'un lâche capable de se vendre qui puisse proposer à un honnête homme de l'acheter! »

LA MARQUISE.

Vous avez cette lettre?

ISABELLE.

Non... mais je sais où elle est.

LA MARQUISE.

Où donc?

ISABELLE.

Aux archives de la guerre.

LA MARQUISE.

Aux archives?...

ISABELLE.

Oui... oui... tout me revient!.. Mon père me l'a répété cent fois... elle est là, avec la lettre du général ennemi. Mon père, à dessein, les y a déposées toutes deux.

LA MARQUISE.

Le salut!... le salut, enfin!... Dans mes bras, ma chère fille!... Ce refus répare tout... il confond Clavijo... il illustre votre père! Venez, venez, courons!... (On aperçoit Henri.) Mon fils!... pas un mot!

ISABELLE.

Soyez tranquille!

SCÈNE VII

ISABELLE, HENRI, LA MARQUISE

HENRI, au fond, immobile, à part.

Ma mère ici !... que savent-elles?

ISABELLE, avec une gaieté forcée.

Eh ! quel heureux hasard vous ramène sitôt, cher Henri ?

HENRI, souriant.

Un hasard?... ingrate !... Est-ce donc un hasard que ma tendresse? (Il s'est approché d'elle.) Mais qu'avez-vous donc?... je vous trouve pâle.

ISABELLE.

Moi !

HENRI, regardant la Marquise qui a fait un mouvement.

Et ma mère aussi.

LA MARQUISE.

Moi !

HENRI, à sa mère.

On dirait que vous avez pleuré.

LA MARQUISE.

Pleuré?...

HENRI, regardant Isabelle.

Oui... toutes deux.

ISABELLE.

Pleuré? pleuré de joie, sans doute.

HENRI.

Ah!... vous allez me trouver bien curieux peut-être... mais j'aperçois sur cette table un volume.

ISABELLE, avec un mouvement d'effroi.

Un volume...

HENRI.

Isabelle... vous savez tout !

ISABELLE.

Eh bien ! oui... car ce que nous savons, c'est que cette calom-

Digitized by Google

nie est déjà détruite... c'est qu'un témoin irrécusable de la loyauté de mon père...

HENRI.

Oui, je sais... les deux lettres dont vous m'avez parlé souvent?... les lettres déposées par votre père aux archives?

ISABELLE.

Oui.

HENRI.

Elles n'y sont plus!

LA MARQUISE et ISABELLE.

Ciel!

HENRI.

A peine don Aguilar m'a-t-il montré ce pamphlet... j'ai couru aux archives... les lettres sont enlevées!

ISABELLE.

Par qui?

HENRI.

Par Clavijo.

LA MARQUISE.

Qui te l'a dit?

HENRI.

Personne... mais j'en suis sûr!... N'était-il pas archiviste?... Tout son plan de vengeance n'est-il pas là : publier l'offre qui accuse, supprimer le refus qui justifie? Oh! il ne faut pas se le dissimuler, la position est terrible!... car enfin cette lettre est authentique? oui!... textuelle? oui!... compromet-elle votre père? oui!... peut-on la réfuter? non... excepté par la réponse; et cette réponse c'est Clavijo qui l'a.

LA MARQUISE.

Mais nos protestations?... mais notre indignation?...

HENRI.

Votre indignation? aujourd'hui, peut-être, le cri de votre indignation soulèvera les cœurs contre lui... mais demain, quand Clavijo renouvellera ses attaques... car il les renouvellera... quand on verra que nous ne répondons pas... car nous ne pouvons pas répondre... quand chaque matin apportera à la malignité une insinuation nouvelle... (tirant un journal) car voilà une feuille qui déjà répète cette calomnie...

LA MARQUISE.

Déjà?

HENRI.

Alors les sceptiques commenceront à douter. Dans quelques jours, on se dira tout bas : Il y a peut-être quelque chose de vrai. — Et dans trois mois, la réputation de votre père...

ISABELLE.

Mais la vérité... la vérité!...

HENRI.

Où est-elle la vérité?

LA MARQUISE.

Mais les honnêtes gens?

HENRI.

Les honnêtes gens sont timides et parlent à voix basse... Les calomniateurs crient haut et toujours! (Il va se jeter sur la chaise au fond.)

LA MARQUISE.

Mais c'est horrible!... Comment, parce qu'il a plu à un misérable de se jeter au milieu de notre bonheur, nous voilà enchaînés dans un cercle de fer, sans pouvoir en sortir! nous voilà condamnés au désespoir, sans un moyen de nous défendre?

HENRI, se levant.

Il y en a un, ma mère... mais il n'y en a qu'un!

ISABELLE.

Lequel?

LA MARQUISE.

Ah! je tremble!

HENRI.

Isabelle!... un seul mot... Si votre père était ici, que ferait-il?

ISABELLE, avec un cri.

Ce qu'il ferait?

LA MARQUISE, s'élançant vers elle.

Ne répondez pas!

HENRI, l'arrêtant.

Elle a répondu!

LA MARQUISE.

Mon fils, par pitié!

HENRI.

Il n'y a que ce moyen, vous dis-je!

Digitized by Google

LA MARQUISE ET ISABELLE.

Un duel!

HENRI.

La force seule peut arracher ce désaveu à Clavijo.

ISABELLE.

Vous battre pour moi!

HENRI, allant vivement à Isabelle.

Eh! pour qui me battrais-je, sinon pour vous? Si aujourd'hui vous portez le nom de votre père, demain ne porterez-vous pas le mien?

LA MARQUISE.

Mais, malheureux! tu ne connais donc pas cet homme? il se bat à coup sûr!... Et déjà deux morts!

ISABELLE.

Deux morts!... Henri, Henri, au nom du ciel!

HENRI.

Je ne vous écoute pas! — Il faut enfin que justice se fasse... il faut qu'un homme de cœur châtie ces insulteurs publics, qui, s'abattant sur notre honneur comme sur une proie, déchirent les plus pures gloires pour faire curée de leurs lambeaux; qui, violant ce que le monde même honore du nom de sanctuaire, entrent dans nos maisons, en dévoilent les secrets, en vendent les mystères, en calomnient les plus saintes joies!... Il faut que cela finisse! Et puisque le plus redoutable d'entre eux se rencontre sur ma route... eh bien! malheur à lui! — Je le saisirai, moi... comme je saisis cette feuille... je le mettrai en pièces... je marcherai dessus! (Il passe à gauche.)

SCÈNE VIII

HENRI, ISABELLE, LA MARQUISE, VIOLANTE.

VIOLANTE, entrant au fond.

Don Clavijo demande s'il peut venir prendre possession de ces lieux?

ISABELLE, avec épouvante.

Clavijo!

HENRI, s'élançant vers la porte.

C'est le ciel qui me l'envoie!

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Isabelle!

ISABELLE.

Henri!... par pitié!

HENRI.

Non! je ne laisserai pas déshonorer votre père!

ISABELLE.

Une grâce! je ne vous demande qu'une grâce!

HENRI.

Laquelle?

ISABELLE.

Accordez-moi une heure pour lui arracher son secret... pour le contraindre à se rétracter.

HENRI.

Et que lui direz-vous?

ISABELLE.

Je ne sais... mon amour pour mon père et pour vous m'inspirera; mais, je vous le demande à genoux, partez!

HENRI.

Non!

ISABELLE, à la Marquise.

Emmenez-le!

LA MARQUISE.

Mon fils, par grâce!

HENRI.

Non!

ISABELLE.

Une heure... une heure! — je ne vous demande qu'une heure!

HENRI.

Eh bien! soit; mais pas une minute de plus!

ISABELLE.

Oui... oui... partez! — Là, là! chez ma mère. (Elle pousse Henri, qui est entraîné par la Marquise vers la porte de gauche. Ils sortent vivement.)

SCÈNE IX

ISABELLE, VIOLANTE.

VIOLANTE.

Puis-je faire entrer?

Digitized by Google

ISABELLE, éperdue.

Pas encore. Que vais-je lui dire? comment lui faire avouer? Mon Dieu! je ne suis qu'une pauvre fille sans esprit, sans finesse, et mon ennemi est le plus artificieux des hommes... mais je veux défendre l'honneur de mon père; prenez pitié de moi!... Donnez-moi la force d'étouffer mes larmes et mon indignation. — Donnez-moi l'art de faire tomber le masque derrière lequel il se cache, et de réduire sa haine à l'impuissance, en lui arrachant l'aveu!... (A Violante.) Qu'il entre! — Allons, de la force!

SCÈNE X

ISABELLE, CLAVIJO. (Violante introduit Clavijo et sort.)

VIOLANTE.

Voici ma maîtresse.

CLAVIJO, à Isabelle.

Veuillez excuser mon exactitude indiscrète, madame; mais l'espoir de vous rencontrer peut-être encore!...

ISABELLE, tremblante.

Monsieur!... (A part.) Je ne puis lui parler.

CLAVIJO.

Vous semblez souffrante, madame, et si ma présence vous était importune...?

ISABELLE, vivement.

Restez, monsieur, restez!... une douleur passagère... déjà passée. (Avec bienveillance.) D'ailleurs, ce serait à moi de sortir, car vous êtes chez vous.

CLAVIJO.

C'est trop de bonne grâce, madame. (A part.) Quel charmant visage!

ISABELLE, à part.

Par où commencer?

CLAVIJO.

Mais voulez-vous me prouver, madame, que je suis réellement chez moi?

ISABELLE.

Vous le prouver, monsieur?... comment?

Digitized by Google

CLAVIJO, lui désignant un siége.

En me faisant l'honneur de vous y arrêter un moment.

ISABELLE.

Monsieur... (Elle s'assied. A part.) Quel supplice!

CLAVIJO va prendre une chaise, et à part.

Je n'ai jamais vu de plus jolie femme! (Il s'assied.) Voilà une faveur qui m'est bien précieuse, madame... et me sera-t-il permis de m'autoriser de notre voisinage pour vous offrir quelquefois mes respects et mes services?

ISABELLE, l'observant.

Qui ne serait heureux de recevoir l'homme le plus spirituel de Madrid?

CLAVIJO, avec joie, s'inclinant.

Madame!...

ISABELLE, à part.

Il est vaniteux!

CLAVIJO, à part.

Elle me flatte!... Est-ce qu'elle aurait quelque chose à me demander? (Avec plus de retenue.) Aurais-je donc, en effet, le bonheur d'être connu de vous, madame?

ISABELLE.

De qui ne l'êtes-vous pas, monsieur?

CLAVIJO.

Plus attaqué encore que connu!

ISABELLE.

Comme tous les hommes qui ont beaucoup...

CLAVIJO.

De crédit... n'est-ce pas?

ISABELLE.

Je parlais d'une autre puissance.

CLAVIJO.

Ah!... (A part.) Je me trompais.

ISABELLE.

Je parlais de l'autorité qui entoure nos grands historiens publicistes : don Lopez, don Hurtado de Mendoza...

CLAVIJO.

Don Hurtado!... un nom si grave dans une bouche si jeune!...

ISABELLE.

Le vôtre y est bien plus souvent encore, monsieur.

CLAVIJO.

En vérité?... Oh! voilà qui chatouille singulièrement ma vanité d'auteur! m'entendre louer par une femme de vingt ans, par une femme aussi charmante!...

ISABELLE, jouant avec le livre.

Monsieur!...

CLAVIJO, apercevant le livre avec lequel Isabelle joue.

Oh! mais je vois, en effet, que vous vous occupez de lectures sérieuses... et ce livre...

ISABELLE.

Ce livre?...

CLAVIJO.

Oui... je ne me trompe pas... ce sont les mémoires sur nos dernières campagnes.

ISABELLE.

Vous connaissez ce livre?

CLAVIJO.

Oui... un peu... Et qu'en pensez-vous, madame?

ISABELLE.

Oh! monsieur... juger un ouvrage d'esprit devant vous... je n'oserais... Qu'en pensez-vous vous-même?

CLAVIJO.

Parlez la première, je vous en prie... j'ai quelques raisons de le désirer.

ISABELLE.

Oh! non, monsieur.

CLAVIJO.

Je vous en supplie!

ISABELLE.

Eh bien! alors, et puisque vous le voulez absolument...

CLAVIJO.

Oui, absolument!

ISABELLE.

Eh bien! je vous avouerai que ce livre m'a singulièrement émue... Je veux dire charmée!...

Digitized by Google

CLAVIJO.

Ah! vraiment?

ISABELLE.

J'ai eu tort, peut-être!

CLAVIJO, vivement.

Je ne dis pas cela... Mais en quoi ce livre...?

ISABELLE, l'observant.

Tant de finesse!... tant d'élégance!... tant d'énergie!... Du reste, il n'y a pas lieu de s'en étonner; et quand on en connaît l'auteur...

CLAVIJO.

Vous le connaissez, madame?

ISABELLE.

Je voudrais surtout le connaître davantage.

CLAVIJO, avec satisfaction.

Ah!... mais vous savez donc son nom?

ISABELLE.

Je le crois.

CLAVIJO.

C'est singulier! je pensais... on m'avait dit, du moins, que cet écrit était anonyme.

ISABELLE.

Il est vrai, mais n'est-il pas signé à chaque page?

CLAVIJO.

Et de qui est-il, madame?

ISABELLE.

De qui serait-il, sinon de l'écrivain le plus populaire de l'Espagne?... du célèbre...

CLAVIJO.

Du célèbre?...

ISABELLE.

Du célèbre don Hurtado de Mendoza.

CLAVIJO, un peu piqué.

Hurtado?... Ah! vous croyez que cet écrit est de don Hurtado?

ISABELLE.

J'en suis presque certaine... D'abord, on me l'a affirmé... Puis,

Digitized by Google

quel autre que lui sait allier ainsi l'éloquence à la raillerie ?... Quel autre...?

CLAVIJO.

Prenez garde, madame !... Ne vous hasardez pas trop... car je crois, moi, que cet écrit n'est pas de don Hurtado.

ISABELLE, s'efforçant de garder le ton du badinage.

Et moi, monsieur, à moins de preuves évidentes, je continuerai à croire qu'il est de lui.

CLAVIJO, souriant.

Et si je vous donnais des preuves évidentes ?

ISABELLE.

Des preuves ?... (Se remettant.) Eh bien ! je crois que je ne croirais pas encore.

CLAVIJO.

Et si je vous disais le nom du véritable auteur ?

ISABELLE.

Le nom ?... Eh bien ! monsieur, je... je ne dirais rien... car c'est impossible !... Ce style, cette grâce, cette éloquence...

CLAVIJO.

Arrêtez, madame... Ma modestie souffre trop de tant d'éloges !...

ISABELLE.

Votre modestie ?... Comment ! l'auteur de ce livre ?...

CLAVIJO.

C'est moi, madame !

ISABELLE, avec explosion.

Vous !... c'est vous !... (Se levant.) Eh bien ! monsieur, puisque c'est vous qui avez écrit ce livre... je me nomme Isabelle Tordova.

CLAVIJO.

Isabelle Tordova !...

ISABELLE.

Votre pâleur me dit que vous me comprenez.

CLAVIJO, avec colere.

Un pareil piége !...

ISABELLLE.

Un piége !... Auriez-vous laissé tomber votre masque, si je ne vous l'avais pas arraché ?

Digitized by Google

CLAVIJO.

Mon masque!... Vous êtes bien impudente, jeune fille... car, le masque tombé, c'est le juge qui vous apparaît... le juge offensé et vengeur!...

ISABELLE.

Je l'attends sans peur!... Monsieur, mon père vous a blessé mortellement; on vous représente comme redoutable, même comme cruel... Les hommes les plus braves vous craignent... Moi, je ne vous redoute pas... J'espère en vous, car vous avez les traits d'un homme... et si vous repoussiez ma prière, vous ne seriez pas un homme, vous seriez un monstre!...

CLAVIJO.

Votre prière?...

ISABELLE.

Dites-moi que l'on vous a trompé... que demain vous rétracterez...

CLAVIJO.

Me rétracter!... mademoiselle, je ne me rétracte jamais!... Quand j'avance un fait, c'est que je suis certain qu'il est vrai.

ISABELLE.

Il ne l'est pas!...

CLAVIJO.

Avez-vous des preuves qui le démentent?

ISABELLE.

En avez-vous qui l'attestent?

CLAVIJO.

J'en ai.

ISABELLE.

Où sont-elles?

CLAVIJO.

Mademoiselle, de grâce, n'insistez pas!... Mon devoir est déjà assez pénible.

ISABELLE.

Votre devoir?... Quel devoir peut vous obliger à déshonorer un honnête homme?

CLAVIJO.

Un honnête homme!... Eh! sans doute, je dois respecter et dé-

fendre tous ceux qui sont dignes de ce titre ; mais ceux qui l'usurpent, ceux qui, sous un masque d'héroïsme, cachent une trahison !...

ISABELLE.

Monsieur !...

CLAVIJO.

Pardonnez-moi, mademoiselle, mais puisque vous m'interrogez, je répondrai. Eh bien ! ceux-là je les poursuis, je les flagelle sans pitié ! C'est mon rôle, à moi, c'est ma mission. On m'appelle pamphlétaire... que m'importe ?... Il y a là une force qui brave tout et domine tout... ma conscience !...

ISABELLE.

Votre conscience ?... Eh bien ! c'est à elle seule que j'en appelle ; car ne croyez pas que je viens implorer une grâce... c'est la vérité que je veux, rien que la vérité !... Vous citez mon père à votre tribunal... Qui l'accuse ? Des preuves écrites ? montrez-les-moi... Des témoins ? faites-les paraître. Confrontez-nous ensemble ; qu'ils apportent leurs preuves, j'apporterai les miennes, moi aussi... Ce ne sont pas quelques vaines paroles... un discours tronqué ou défiguré... Ce sont des milliers de défenseurs vivants et respectés : les vieux soldats qui ont combattu sous lui... les chefs qui l'ont commandé... les amis qui pleurent encore son absence... Ce sera ma mère !... Oh ! monsieur, je me jette à vos pieds !...

CLAVIJO.

Mademoiselle !...

ISABELLE.

Je ne parle plus de droit, de justice, non !... je veux tout devoir à votre bonté. Vous avez des motifs de ressentiment contre mon père, je le sais ; mais vous ne briserez pas, pour une vengeance stérile, la vie de trois êtres qui ne vous ont jamais fait de mal... car, sachez-le, monsieur, cette parole... cette parole serait un triple arrêt de mort ! J'ai une vieille mère malade... elle en mourrait !... J'aime, depuis trois ans, le marquis de Urreaz... Si cette tache ne s'efface pas, notre union est rompue !... N'est-ce pas, monsieur, que vous ne voudrez pas faire couler tant de larmes ? Oh ! ne détournez pas les yeux !... Écoutez-moi !... écoutez-moi !...

CLAVIJO.

Mademoiselle, croyez que jamais sacrifice ne m'a été plus dou-

loureux; mais, je vous l'ai dit, je suis certain de ce que j'ai avancé; et quand mon devoir parle... je suis inflexible.

ISABELLE, se levant.

Misérable!... sois maudit!... Tu oses couvrir du nom de devoir tes atroces projets de haine? Tu oses appeler mission ton infâme métier? Sois maudit avec tous tes pareils!... Car, sache-le bien, ce qui vous attend, ce n'est pas seulement le mépris de tout ce qui porte un cœur d'homme, c'est l'exécration et l'anathème de toutes les femmes!... ce sont les mères, les filles, les sœurs que vous avez outragées dans leurs sentiments les plus chers, et qui vous disent par ma voix: « Violateurs du foyer domestique... profanateurs de la gloire publique et de la vertu privée... destructeurs de la paix et de l'honneur des familles... au nom de toutes les familles, soyez maudits!... (Elle sort.)

SCÈNE XI

CLAVIJO, seul.

Le cœur me bat!... Ses paroles m'ont troublé jusqu'au fond de l'âme... et j'ai failli lui dire : (Tirant une lettre.) Prenez cette lettre!... Que prouve-t-elle cette lettre?... L'innocence de son père?... Oui, pour des niais!... Quand on veut trahir, la première chose qu'on fait, c'est d'écrire: Je ne trahirai pas!... D'ailleurs, n'a-t-il pas brisé ma vie, lui aussi? Ne m'a-t-il pas déshonoré, chassé? (Silence.) Comme cette jeune fille pleurait!... Puis après, quelle énergie dans ses anathèmes!... C'est affreux cependant d'être exécré ainsi! (Mettant la main sur son cœur.) Si là, du moins, j'étais heureux! Que dans la rue un homme qui est mon obligé me tende la main... il regarde autour de lui pour voir si on ne le voit pas. Le soir surtout, le soir, quand je rentre, et que, là, tout seul, je me rappelle tous les mépris dont je suis l'objet... oh! alors, ma maladie de haine me prend, et, en vérité, je ferais pitié à mes plus cruels ennemis! (Silence.) Si je renonçais à cette vie-là? La vieillesse accourt... comme je serai triste quand je serai vieux! (Silence.) Parfois, lorsque je rencontre un de ces hommes de bien, dont la plume a toujours été pure et généreuse, j'éprouve à sa vue je ne sais quel sentiment de honte et d'envie. Comme on le salue avec respect! comme les regards, en s'attachant sur lui, sont pénétrés de sympathie et d'estime!...

Ce doit être bien doux d'être regardé ainsi!... Si je pouvais un jour... Pourquoi non?... (Il se lève.) J'ai autant de talent qu'eux... Qui m'empêche, un matin, dans quelque écrit public, de me confesser de toutes mes vengeances, de demander pardon à Dieu et aux hommes du mal que j'ai fait, et d'inaugurer une nouvelle vie?... Ce serait grand! quel effet dans tout Madrid!... Oui, effet d'un jour!... on en parlerait vingt-quatre heures au Prado... puis, le lendemain, on dirait : Vous ne savez pas? Clavijo est devenu imbécile!... (Riant avec amertume.) Clavijo vertueux!... quelle idée! Plus de force! plus de crédit! je n'ai de talent que quand j'attaque. Et tous ces puissants qui me flattent aujourd'hui, en me détestant, comme ils se rueraient sur le vieux tigre édenté, pour le frapper du pied comme le misérable chien qu'ils tiennent en laisse!... Aux orties, mon froc de pénitent! Est-ce ma faute à moi si Dieu ou le diable me condamne à être un fléau?... Allons, maudissez-moi, vous tous!... vos malédictions sont le témoignage de ma force. Oui, en dépit de vos anathèmes, je veux grandir encore, et je grandirai! Je veux un rôle, je l'aurai!... Je veux plus! je veux que l'on me considère!... je veux que tout ce que l'Espagne compte de plus illustre vienne ici, chez moi, chez Clavijo! Et ils y viendront! (Il s'assied à droite et prend une plume.) O plume!... plume! penser qu'avec cet instrument fragile je conquiers tout : richesses, plaisirs, honneurs!... que j'ébranle les renommées! que je brise les âmes! que je triomphe même du mépris public!... Oh! qu'il y a de joie dans cet orgueil!

SCÈNE XII

CLAVIJO, UN DOMESTIQUE.

CLAVIJO.

Qu'est-ce? que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Des lettres pour monsieur.

CLAVIJO.

Donnez. (Le Domestique donne les lettres, pose un flambeau sur la table et sort.)

CLAVIJO ouvre une lettre et lit.

Ah! de la marquise de Urreaz!... Des larmes sans doute? Non,

des menaces!... Elle m'accusera devant le roi... A merveille!... Et cette autre lettre?... De son frère le commandeur... Il me traduira devant la justice... Mieux encore!... Et cette troisième?... De son fils, le jeune marquis de Urreaz... Un duel si je ne me rétracte pas... A la bonne heure! voilà une lutte digne de moi!... (Il se lève.) La cour, madame la marquise, je la brave!... la justice, monsieur le commandeur, je la défie!... un duel, jeune homme, je refuse! d'abord... et si vous m'insultez, malheur à vous! A l'œuvre donc! Oui, maintenant, je le jure, rien n'arrachera ce héros prétendu à ma vengeance... rien! rien!

LE DOMESTIQUE.

Un étranger demande à parler à monsieur.

CLAVIJO.

Quel est son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que monsieur ne le connaît pas, mais qu'il vient pour une affaire importante.

CLAVIJO.

Faites-le entrer.

SCÈNE XIII

CLAVIJO, DON GUILLEN.[1]

(Le Domestique introduit don Guillen et sort.)

GUILLEN.

C'est à don Joseph Clavijo que j'ai l'honneur de m'adresser?

CLAVIJO.

Oui, monsieur. Puis-je savoir quel motif...?

GUILLEN.

Rien de plus facile... Monsieur, je viens pour vous brûler la cervelle.

[1] On ne saurait trop recommander aux artistes qui joueront le rôle de don Guillen de jouer toute cette scène en comédie et non en drame.

CLAVIJO, éclatant de rire.

Ah! vraiment? Il paraît que monsieur aime la raillerie!... j'en suis charmé, car j'y trouve de même un fort grand plaisir. Veuillez donc vous asseoir.

GUILLEN.

Il ne s'agit pas de raillerie, et vous allez bien le voir, si vous voulez me prêter cinq minutes d'attention.

CLAVIJO.

Comment donc! une demi-heure, si vous le voulez. Votre début promet trop pour que je ne cherche pas à vous retenir. Quelle charmante entrée en matière de la part d'un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu!

GUILLEN.

Je ne vous connais pas davantage.

CLAVIJO.

Admirable! Continuez donc.

GUILLEN.

Je continue. Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai eu, parbleu! quarante mille ducats de rente, que j'ai galamment et lestement mangés.

CLAVIJO.

Nous nous ressemblons d'une façon incroyable... j'en ai déjà mangé soixante.

GUILLEN.

Je me suis toujours dit : Quand je n'aurai plus que vingt ducats, j'achèterai deux pistolets, quatre balles, et j'irai voir s'il y a un autre monde. Ce que j'ai résolu une fois, je le fais toujours. Donc, hier, lorsque je vis s'évanouir au jeu mon dernier écu, je rentrai chez moi, je pris les vingt ducats que j'avais mis à part il y a un an, et je me rendis chez l'armurier.

CLAVIJO.

C'est très-bien! c'est très-bien! Mais cela ne vaut pas le début.

GUILLEN.

Attendez la fin. Je suis sûr que vous la trouverez digne du commencement. Tout à l'heure j'étais au Prado, je faisais un dernier déjeuner avec quelques amis, car je ne veux pas paraître

là-haut comme un va-nu-pieds, qui est mort de faim. On parla de calomniateurs, de pamphlétaires infâmes... on parla de vous.

CLAVIJO.

A la bonne heure, cela se renoue!

GUILLEN.

A ce moment, un jeune homme entra : c'est un de mes parents, plein de cœur et de courage, le marquis de Urreaz; il raconta votre dernière infamie, et le cartel qu'il venait de vous envoyer.

CLAVIJO, riant et montrant la table à droite.

Il est là.

GUILLEN.

Tout à coup, une pensée traversa mon esprit comme un éclair. Parbleu! me dis-je, voilà une belle occasion! ma vie n'a pas été trop pure, ma conscience n'est pas surchargée de bienfaits... il faut qu'avant de mourir je fasse une bonne action... je vais aller tuer ce gredin-là.

CLAVIJO.

Bravo! très-inattendu! Et comment comptez-vous vous y prendre pour cela?

GUILLEN.

Ah! mon Dieu! tout bonnement.

CLAVIJO.

Souffrez que je vous fasse une question. Est-ce que vous seriez amoureux de la senora Isabelle?

GUILLEN.

Pas le moins du monde! Non, je vous jure. Je fais là une affaire de conscience. J'ai idée que, puisqu'il y a quelqu'un là-haut, cela me comptera auprès de lui. Pour les assassins, il y a le bourreau; pour les peuples dépravés, la peste; pour les criminels au-dessus de la loi, Dieu invente un châtiment, un fléau particulier... Eh bien! je suis votre fléau!

CLAVIJO.

Vous me permettrez au moins de prendre quelques dispositions? (Il va à la table à gauche.)

GUILLEN, avec politesse.

Faites donc; c'est trop juste. (Clavijo sonne.) Que voulez-vous faire?

CLAVIJO.

J'appelle mes gens pour vous faire jeter à la porte.

GUILLEN.

Ah! don Clavijo, c'est mal répondre à ma confiance. (Il s'approche de lui et lui montre le canon d'un pistolet qu'il arme. Un domestique entre de la droite.) Ordonnez à ce valet de sortir, et défendez-lui de rentrer, ou je vous tue comme un chien.

CLAVIJO, effrayé.

Hein?... Comment! vous oseriez?...

GUILLEN.

Croyez-moi, faites ce que je vous dis. Je suis Valençais... je suis têtu... très-décidé à mourir aujourd'hui... Ainsi, renvoyez cet homme, sinon...

CLAVIJO, d'une voix tremblante, au Domestique.

Sortez!

GUILLEN.

Ajoutez donc : Et ne rentrez pas.

CLAVIJO, au Domestique.

Et ne rentrez pas. (Le Domestique sort.—A part.) Comment me tirer de là?

GUILLEN.

A la bonne heure! Ah ça! maintenant il ne faut pas perdre de temps. Vous avez, dites-vous, quelques dispositions à prendre? Hâtez-vous. (Il regarde à sa montre.) Il est six heures un quart... à six heures vingt minutes... (A part.) J'ai mon hydre.

CLAVIJO, avec épouvante.

Comment! m'assassiner?

GUILLEN.

Dites donc exécuter, s'il vous plaît!... (Mouvement de Clavijo.) Ah! tu as peur!

CLAVIJO.

Écoutez : j'ai servi cinq ans; j'ai trois fois bravé la mort dans un duel; mais être frappé ainsi, sans défense, comme un animal qu'on égorge.... eh bien! oui, cela me fait peur!

GUILLEN.

Tant mieux!

CLAVIJO.

Un duel, au moins, un duel!

GUILLEN.

Un duel?... Tu n'es pas degoûté! (Regardant sa montre.) Vingt minutes.

CLAVIJO, avec énergie.

Eh bien! soit, tuez-moi! tirez sur un ennemi désarmé. (A part.) Il hésite. (Haut.) Assassinez un homme comme Clavijo, au lieu d'en faire....

GUILLEN.

Que veux-tu que j'en fasse?

CLAVIJO.

Quelque chose de grand et d'utile!

GUILLEN.

De toi?

CLAVIJO, se frappant le front.

Il y a là un écrivain....

GUILLEN.

Pas assez châtié.

CLAVIJO, continuant.

Il y a là une puissance, vous dis-je.... et si je vivais, je pourrais faire plus de bien en un an que je n'ai fait de mal en dix; mais vous ne le voulez pas.... tuez-moi! tuez-moi!

GUILLEN.

Pas maladroit!... mais les phrases et moi!...

CLAVIJO.

Pas de phrases! des faits!

GUILLEN.

Je n'en connais qu'un. (Tenant son pistolet tout avancé, et indiquant la table à droite.) Mettez-vous là et écrivez.... (Il tient son arme dirigée contre Clavijo, qui traverse le théâtre sous l'impression de la peur, et va se mettre à la table de droite.) Écrivez: J'ai calomnié le général Tordova....

CLAVIJO.

Signer cela!... moi?... et après?... me voilà écrasé, anéanti!

GUILLEN.

J'y compte bien!... allons!....

CLAVIJO, avec rage.

Non, jamais!... j'aimerais mieux mourir cent fois!...

GUILLEN, portant la main à son habit comme pour prendre l'arme.

Eh bien! donc....

CLAVIJO, avec terreur.

Un moment!... s'il y avait un autre moyen de le réhabiliter!...

DON GUILLEN.

Lequel?

CLAVIJO, avec effort.

Si je pouvais le sauver sans me perdre!

DON GUILLEN.

J'aime mieux que tu te perdes en même temps!... Mais enfin... quel est ce moyen?

CLAVIJO, avec effort.

S'il existait un papier, une lettre...

DON GUILLEN.

Une lettre?... (A part.) Allons donc!

CLAVIJO.

Qui, rendue publique, rétablirait l'honneur du colonel Tordova!...

DON GUILLEN.

Où est cette lettre?

CLAVIJO, avec effort, portant la main à son habit.

Cette lettre... elle est...

HENRI, dans la coulisse.

Non! pas une minute de plus!

DON GUILLEN.

Qui vient là?

CLAVIJO, à part.

Sauvé!

SCÈNE XIV

DON GUILLEN, ISABELLE, HENRI, LA MARQUISE, CLAVIJO.

HENRI, furieux.

Clavijo... à nous deux enfin!

ISABELLE, le retenant.

Henri !

LA MARQUISE, de même.

Mon fils !

CLAVIJO, à Isabelle avec autorité.

Retenez-le, mademoiselle !... retenez-le !... l'honneur de votre père en dépend !

HENRI.

Son honneur !... misé...

CLAVIJO.

Pas un mot de plus !

DON GUILLEN, arrêtant Henri.

Laissez-le parler ! (A part.) Quelle comédie va-t-il jouer

CLAVIJO.

Tout à l'heure, ici même, on a eu recours, pour m'arracher une signature que rien au monde ne m'aurait fait donner, à bien des violences qui ont été inutiles.

DON GUILLEN, à part.

Impudent !

CLAVIJO.

Et maintenant, il est tel écrit, telle preuve.... que je n'avais pas.... quand je vous ai vue, mademoiselle....

DON GUILLEN.

Il l'avait !

CLAVIJO.

Et qu'un seul mot d'offense ferait rentrer à l'instant dans mes mains.... car je ne cède jamais à la force. (Rire de don-Guillen.) Je ne cède jamais à un homme.... mais à une femme, et à une femme aussi généreuse que vous, mademoiselle.... (Lui tendant un papier.) Tenez !...

ISABELLE, prenant la lettre.

Ciel ! sauvés !... la lettre de mon père au général ennemi !...

GUILLEN, allant à Clavijo.

Bien joué, seigneur Clavijo !

Digitized by Google

CLAVIJO.

Vous trouvez?

ISABELLE.

Henri! ma mère! venez!... et vous aussi, don Guillen, car vous ne partez plus....

HENRI.

Tu partais....

DON GUILLEN.

Oui, je voulais aller voir ce qui se passe là-haut ou là-bas; mais je n'y trouverais pas d'ange plus pur que celui-ci, ni de diable plus noir que celui-là.... Je reste....

ISABELLE.

Don Guillen!...

DON GUILLEN.

Je reste pour le surveiller. (A Clavijo.) Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit sur votre puissance.... hé bien, j'en prends acte.... Je te condamne à la vertu à perpétuité.

CLAVIJO.

Vraiment?

DON GUILLEN.

Et pour commencer, demain, librement, spontanément, vous vous déclarerez l'auteur de ce libelle anonyme, et vous reconnaîtrez l'innocence du colonel Tordova!

CLAVIJO.

Pourquoi ne le ferais-je pas, puisque c'est la vérité? (Il sonne.)

DON GUILLEN.

Un vrai petit saint! (Un Domestique entre et va prendre le flambeau afin d'éclairer.)

CLAVIJO, au Domestique à voix basse.

Restez! (Le Domestique reste près de la table où est le flambeau.)

DON GUILLEN, saluant.

Seigneur Clavijo! (Tout le monde salue. A Isabelle et à Henri.) Décidément! je suis plus fort qu'Hercule! Il assommait les monstres, je

les métamorphose! (Ils remontent tous le théâtre pour sortir. Clavijo les reconduit, puis redescendant vivement en scène, et se dirigeant vers la table à gauche du spectateur :)

CLAVIJO, au Domestique.

Pedro! (Le Domestique va à lui. Clavijo ouvrant vivement le tiroir de la table.) Pedro, ayez soin qu'il y ait toujours dans ce tiroir deux pistolets chargés.

La toile tombe.

FIN.

N.º d' invent: ~~426~~
56348

Paris.—Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Digitized by Google